

Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES
DE MONTPELLIER

(1706 - 1980)

NOUVELLE SERIE

TOME 12 - 1981

BULLETIN
DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES
ET LETTRES
DE MONTPELLIER



MONTPELLIER

1981

Séance du 29 juin 1981

RÉCEPTION de Mademoiselle Emilienne DEMOUGEOT

ÉLOGE de Jean COMET

Monsieur le Président,

Mesdames,

Mesdemoiselles,

Messieurs,

Il me faut, selon votre tradition littéraire, vous adresser un discours de remerciements pour m'avoir appelée, en 1975, à siéger parmi vous à la vénérable Académie des Sciences et Lettres de Montpellier, fondée, je crois, en 1706. Je le ferai d'autant plus sincèrement que j'ai trois bonnes raisons de vous remercier.

Je vous remercie, d'abord, de m'avoir élue bien que je sois femme et surtout bien que je ne sois pas «une enfant du pays», ce beau pays méridional qui est le vôtre, puisque mes parents et ascendants sont originaires du pays bourguignon, pays plutôt nordique, placé cependant à un carrefour toujours actuel de vieilles routes européennes Est-Ouest et Nord-Sud.

Je vous remercie, ensuite, de m'avoir élue pour participer aux séances de votre Compagnie qui, fidèle à sa vocation d'origine, se veut ouverte à toutes les disciplines universitaires et à toutes les activités intellectuelles non universitaires. Ainsi ai-je eu, depuis 1975, voici déjà six ans, le plaisir d'entendre, ici ou rue Poitevine, dans l'Hôtel de M. Sabatier d'Espeyran, des communications de médecins, de juristes, de physiciens, de biologistes, d'ingénieurs, d'administrateurs, d'hommes de lettres, de journalistes, etc. — je ne puis citer des noms car il y en eut trop — qui, toutes, m'ont beaucoup appris, m'aidant à profiter du savoir multiforme de notre temps.

Je vous remercie, enfin, de m'avoir donné l'occasion, en préparant l'*Elogium* de mon prédécesseur parmi vous, de trouver dans la vie et l'œuvre de Jean Comet, pédagogue exemplaire, un réconfort plus vif que je ne l'attendais. J'ai donc à remercier beaucoup aussi Mme Paule Comet qui m'a fourni de nombreux documents à propos tant de son mari, avec lequel je m'étais entretenue une seule fois, que du C.R.D.P. de Montpellier, dont Jean Comet fut le directeur pendant dix-sept ans, et qui même évoqua pour moi ses souvenirs, auxquels son beau-père associa les siens, évocations équivalant pour eux à autant de douloureux rappels de la mort, le 3 novembre 1974, d'un époux et d'un fils très profondément aimé.

*

* *

Jean Comet naquit en 1915 dans le charmant village de Pointis-Inard (Haute-Garonne), près de Saint-Gaudens, dans la maison même où sa mère était née et s'était mariée avec Pierre Comet. Sa famille paternelle habitait un autre charmant village, Cier-de-Luchon, près des Pyrénées que domine le Pic d'Aneto, le «Néthou», disaient les villageois qui aimaient cette cime prestigieuse, et c'était là, chez son grand-père, pendant les vacances d'été, que le jeune Jean Comet s'entraînait à conquérir le «Néthou». Fervent pyrénéiste, il revint, plus tard, souvent vers le «Néthou», avec des camarades, avec son père qui se rappelle la grande ascension faite en 1936, enfin avec des collègues, tel le directeur du C.R.D.P. de Reims qui évoque encore leurs longues excursions dans le pays luchonnais. Son amour de la Nature, à la fois celle des libres montagnes escortant le «Néthou» et celle des champs intensivement cultivés autour de ses deux villages familiaux, n'empiéta pas sur l'amour qu'il eut, très tôt, pour l'étude et que ses parents, tous deux instituteurs sortis de l'Ecole Normale de Toulouse, n'eurent qu'à encourager. Elève d'abord de sa maman jusqu'au cours préparatoire, à Carbonne où son père était directeur, il continua ses classes primaires au lycée d'Angers, puis il entra en sixième au Collège de Millau, car Pierre Comet avait été nommé Inspecteur Primaire successivement à Angers et à Millau.

Jusqu'à l'année du «bac», il fut au collège de Millau un élève sage et studieux, sans doute parce que toutes les matières du programme l'intéressaient. Comme je

demandais s'il préférait les Lettres ou les Sciences, le Français ou l'Histoire-Géographie, son père ne put me répondre, disant seulement que tout plaisait à ce collégien plus appliqué à savoir pour comprendre qu'à exceller quelque part, comme, observa-t-il, tant de juvéniles «arrivistes». En Troisième A néanmoins, il eut le second prix de Composition française et d'autres prix en Thème Latin ainsi qu'en Version Grecque. En classe de «Philo», il obtint le prix de Philosophie.

J'imagine que ce fut à Angers et à Millau que se fonda sur de solides assises la personnalité du jeune Jean Comet : les classes ne comptaient qu'une douzaine d'élèves dont la moitié au moins étaient pensionnaires ; au Lycée David-d'Angers, son premier professeur lui laissa un sentiment de gratitude aussi durable que l'image des prairies angevines peuplées de vaches dont il se souvenait encore quand il revint à Angers, en septembre 1974 ; au collège de Millau, le directeur, «le Principal», qui de plus enseignait le latin en sixième, avait formé avec l'Inspecteur Primaire et la plupart des enseignants de la petite ville un groupe chaleureux d'amis qui se réunissaient souvent, chacun amenant sa famille, tous épris de longues conversations brassant et élargissant leur culture qu'ils confrontaient abondamment avec les nouveautés rencontrées, soit autour d'eux, soit dans les livres, soit, simplement, lors des promenades dans la campagne toute proche. Enfant unique et choyé, très uni à son père et à sa mère qui abandonna l'enseignement pour se consacrer à son mari et à son fils, le jeune garçon aurait pu se replier dans son cocon familial. Au contraire, il en sortait sans fracas pour s'attacher à ses maîtres comme à ses camarades, au point qu'il garda, toute sa vie, ses amitiés de collège.

Après son succès au «bac», Jean Comet se tourna vers les Lettres et alla faire une «Khâgne» à Toulouse. Là, les cours de Littérature d'André Ferran et d'Histoire Contemporaine de François Gadrat l'enthousiasmèrent — enthousiasme que j'ai partagé, car ces professeurs furent aussi les miens — et, pendant une congestion pulmonaire qui l'immobilisa longtemps à Millau, il se fit envoyer leurs cours que son père dut l'aider à recopier. L'année suivante, ce fut à Paris, au Lycée Henri IV, qu'il alla continuer la «Khâgne», travaillant beaucoup, tant aux cours du philosophe Alexandre qu'à ceux de l'helléniste Lacroix, mais nouant des amitiés avec des camarades aussi différents que Maurice Clavel et Jean-Louis Bory, prenant même le temps de faire du tennis et de la natation. Soudainement, pendant qu'il passait le Concours de l'Ecole Normale Supérieure, il tomba si gravement malade qu'il fallut l'hospitaliser aussitôt, puis, convalescent, le transférer à Millau, précisément en juillet 1939. Aussi, quand éclata la seconde guerre mondiale, fut-il réformé et vint-il,

en octobre, s'inscrire à la Faculté des Lettres de Montpellier. Il y passa promptement une Licence de Lettres Classiques, suivie, dès octobre 1940, par un D.E.S., Diplôme d'Etudes Supérieures, que dirigea le professeur de Latin M. Villeneuve.

Je m'attarderai sur cette première œuvre de Jean Comet, car ce D.E.S. avait pour sujet : *Cicéron, avocat, rhéteur, homme politique, dans le discours «De imperio Cnei Pompeii»*. D'emblée, ayant moi-même présenté un D.E.S. à la Faculté des Lettres de Toulouse, bien qu'en Histoire Romaine, sur les trois discours de Cicéron «*De lege agraria*», je fus curieuse de voir comment un «littéraire» étudiait le premier grand discours politique de Cicéron. Mais, en lisant attentivement ce D.E.S. de latiniste, ce fut la personnalité de son auteur qui me retint. Visiblement, Jean Comet avait été attiré non seulement par l'art, éminemment classique, dont l'avocat-rhéteur se servait pour intervenir dans les luttes des factions, mais aussi par les idées politiques d'un Cicéron soucieux de défendre, dans la crise de la Rome républicaine en 66 avant notre ère, le pouvoir légal au nom des *boni homines*, donc au nom de la morale romaine. Il montrait bien, en étudiant les procédés oratoires de Cicéron, comment l'éloquence antique, avec tout son arsenal de figures rhétoriques (anaphores, antithèses, chiasmes, euphémismes, hyperboles, prosopopées, prétérations fictives, etc.) avait été réglée et mise au point pour convaincre, persuader, et ainsi maîtriser, dans les combats civils, le recours à la force illégale. En conséquence, il dégagait le but politique de ce discours : Cicéron, devant la détérioration des institutions de la République sénatoriale, ne prônait l'attribution de pouvoirs monarchiques à Pompée que parce qu'il jugeait celui-ci assez pourvu de qualités morales pour restaurer la *concordia* entre les citoyens, sans rompre avec les lois et les mœurs romaines.

Après son D.E.S. cicéronien, Jean Comet enseigna le Latin-Grec, comme délégué rectoral, au Lycée de garçons de Montpellier. Peu après la mort de sa mère, qui l'avait beaucoup affecté, il rencontra, en juillet 1945, chez le professeur de «Khâgne» du lycée, qui avait invité quelques jeunes collègues, Melle Paule Bagnol, Sévrienne nommée professeur au Lycée de filles parce qu'elle venait d'obtenir le premier rang à l'Agrégation des Sciences Naturelles. Une même sensibilité aux personnes et aux choses, associée aux mêmes valeurs morales et intellectuelles, fortifia leur attirance mutuelle et ils se marièrent dès la fin de l'année, le 29 décembre. A l'automne 1946, naquit leur premier enfant, Michel, au moment où Jean Comet partit enseigner le Latin-Grec au Collège Classique et Moderne de Pézenas, nommé cette fois délégué ministériel, mais dans une ville qui l'éloignait de la famille qu'il venait de fonder.

*

* *

Alors, commença pour lui une vie de labeur intense, partagée entre ses élèves de Pézenas et son foyer montpelliérain où il s'isolait des siens pour, encouragé par sa jeune femme, préparer le concours du C.A.P.E.S. qu'il passa, dès le printemps 1947, avec succès. Si ce succès lui valut d'être nommé, au 1^{er} octobre, professeur certifié à Pézenas, il dut attendre un an pour être nommé, au 1^{er} octobre 1948, professeur certifié au Collège Moderne et Technique de Montpellier, le Collège Michelet. Réuni à sa famille et libéré des va-et-vient entre Pézenas et Montpellier, sans doute crut-il pouvoir mener de pair son enseignement et, toujours encouragé par son épouse, une préparation sans surmenage à l'Agrégation de Grammaire. Or, bientôt, il se passionna pour ses élèves du «Moderne» auxquels il enseignait non plus le Latin-Grec, mais le Français et l'Histoire, enseignement qui se révéla si fécond et prit pour lui une telle importance que, devenu agrégé de Grammaire en 1950, il demanda à rester au Collège Michelet.

Je suppose que les cinq années passées dans ce Collège Moderne et Technique furent celles où Jean Comet confronta sa chère rhétorique cicéronienne avec les réalités du français parlé et compris aujourd'hui. Pour convaincre un auditoire en notre temps et pour apprendre à maîtriser les conflits par le verbe, ne fallait-il pas substituer à l'art oratoire antique d'autres procédés, plus efficaces concrètement ? Déjà, dans son D.E.S., il avait indiqué le rôle qu'avaient joué la déclamation et les gestes du rhéteur romain qui s'adressait à un peuple venu l'écouter traiter de problèmes bien concrets, dans un forum empli de témoins monumentaux et inscrits qui se dressaient, là, bien présents. Pourquoi ne pas rejoindre autrement que verbalement ses élèves dans les réalités quotidiennes et celles qui le seraient plus tard, en recourant aux techniques audio-visuelles ? M. Raoul Villedieu, qui reçut Jean Comet à votre Académie en 1966, le décrit conduisant ses élèves à une séance de nuit du Conseil Municipal, occupé à discuter le budget, ou faisant jouer par eux les pièces de théâtre mises au programme de leurs classes. Jean Comet, lui-même, dans un discours prononcé à la distribution des Prix au Lycée de garçons en juillet 1955, dit avoir montré à ses élèves les menthes et les salicaires que cite un texte de G. Duhamel en amenant sa classe sur les bords du Lez et, faute de mieux, un film offrant les images mobiles de la cataracte du Niagara que dépeint Chateaubriand. Ce fut encore pendant ces cinq années qu'il écrivit deux manuels novateurs sur les

auteurs français du programme de l'Enseignement Technique et de l'Enseignement Moderne, l'un pour les classes de Quatrième et de Troisième, l'autre pour la classe de Seconde, manuels qui parurent dans la Collection *Classiques Hachette* en 1956 et 1959.

Je suppose enfin que, s'il put effectuer sans déchirement cette révision, ou plutôt, cette actualisation de la culture antique, car il n'était pas question pour lui d'en évacuer les valeurs transmises par notre patrimoine culturel, ce fut grâce à son épouse et collaboratrice, Mme Paule Comet, de culture scientifique, mais naturaliste et biologiste, donc en mesure d'élargir et d'enrichir l'humanisme littéraire de son mari. Ainsi aidé et compris, Jean Comet put sereinement, rationnellement, accroître et ordonner ses connaissances scientifiques.

Quand Jean Comet fut nommé professeur au Lycée de garçons, le 1^{er} octobre 1953, il ne vit dans cette nomination que l'occasion d'étendre et de perfectionner les applications d'une doctrine de pédagogie moderne, élaborée et déjà pratiquée au Collège Michelet. S'il en précisa et justifia les diverses modalités dans des articles donnés aux *Cahiers Pédagogiques*, ce fut surtout son enseignement qui l'entraîna vers la conception d'une réforme générale de la pédagogie scolaire. Dans son discours de juillet 1955, il se borne à constater que «le latin est une langue morte» et que «le rhéteur n'a plus sa place parmi les hommes de bonne volonté», mais il explique en détail comment il faut adapter l'enseignement des Lettres, d'abord à l'expression parlée d'un français correct en restaurant le rôle de l'oral par des récitations et des exposés, puis à ce qu'il appelle «le triomphe éclatant de la science», particulièrement de la Biologie, adaptation qui exige des documents concrets, le refus autant des a-prioris d'«écoles littéraires» que du «formalisme de la grammaire élémentaire», et, insiste-t-il, «la probité intellectuelle totale» dont les sciences donnent l'exemple. Aussi, conclut-il en espérant «une réforme prochaine de l'enseignement, un esprit et des méthodes qui serviront au mieux les intérêts de nos lycéens». Ses convictions et leur mise en pratique eurent un tel rayonnement que, lorsqu'en 1957, le Recteur Angelloz obtint la fondation à Montpellier du premier Centre de Documentation Pédagogique construit en France en tant que tel, ce fut à Jean Comet qu'il proposa d'en assumer la direction.

*

* *

Alors, quand, le 1^{er} octobre 1957, Jean Comet entra dans les fonctions de directeur d'un établissement sans précédent, commença pour lui une nouvelle période de labeur intense et surchargé, cette fois, d'obligations peut-être plus envahissantes qu'il ne l'avait prévu : tâches administratives, tâches de bâtisseur et de responsable d'un matériel de plus en plus abondant, nécessité de relations fréquentes avec les autorités régionales, préfet et recteur, inspecteur d'Académie et maire, etc. Au départ, aucun local n'avait été préparé pour ce Centre qu'il fallut ouvrir dans la petite villa de son Directeur, 2, rue Yvan, et transférer, en janvier 1958, avenue de Lodève, en attendant les beaux bâtiments que nous admirons aujourd'hui, mais inaugurés seulement le 30 mai 1962. De surcroît, les nouvelles fonctions de Jean Comet, qui lui valurent d'être promu au grade d'Inspecteur d'Académie à vocation pédagogique, en 1970, irritèrent non seulement quelques envieux, mais surtout ceux qui estimaient superflue l'importance officiellement accordée à la nouvelle Pédagogie, inévitables et inutiles égratignures qui purent blesser un homme spontanément modeste et réservé.

Qu'était donc le C.R.D.P. montpelliérain où Jean Comet œuvra pendant dix-sept ans ? Dans ce sigle, le R indiquait à la fois l'adjectif « Régional » et le mot « Recherche », de sorte qu'il faut le développer en « Centre Régional de Recherche et Documentation Pédagogiques », car il s'agit de la section académique de l'« Institut National de Recherche et Documentation Pédagogiques », l'I.N.R.D.P., siégeant à Paris, doté de la personnalité civile et de l'autonomie financière. Dans le ressort de l'Académie, le C.R.D.P. eut lui-même des sections départementales, à Carcassonne, Nîmes, Mende et Perpignan, dites C.D.D.P., « Centres Départementaux de Documentation Pédagogique » n'ayant pas mission de « Recherche », laquelle n'incombait qu'au Centre Régional de Montpellier, pour d'ailleurs tous les ordres et niveaux d'enseignement. A titre donc de directeur du C.R.D.P., Jean Comet recevait trois tâches bien distinctes mais dépendant les unes des autres.

Son Centre avait, d'abord, à réunir les Collections Documentaires tant Pédagogiques qu'Administratives : pour les premières, documents graphiques (manuels, cartes, revues) et concrets (montages bioplastiques, diapositives, films, disques) ; pour les secondes, brochures et textes administratifs de l'Education Nationale que les enseignants avaient à consulter, aidés par des documentalistes.

Il devait ensuite disposer des appareils nécessaires à l'utilisation de la documentation pédagogique. Ainsi, le C.R.D.P. devint-il, selon le Recteur Richard, « le

temple de l'audio-visuel» avec 203 magnétophones, 221 téléviseurs, une grande salle de conférences équipée d'un système de traduction en six langues exigeant 135 microphones ainsi que 375 écouteurs transistorisés à 6 longueurs d'onde, etc., plus un laboratoire de langues ayant 18 cabines et des annexes.

Le Centre était enfin chargé de répondre aux problèmes posés non seulement par la pratique de l'enseignement quotidien, mais aussi par l'évolution de l'enseignement : recyclage individuel des maîtres qui voulaient se recycler «seuls» ; formation continue des enseignants, organisée par les Inspecteurs Généraux et les Inspecteurs Pédagogiques Régionaux au moyen de stages et d'une animation pédagogique couvrant tous les domaines (disciplines générales autant que techniques) ; organisation de Journées d'études, d'Expositions, etc., afin de faire connaître les nombreux documents, de 60 à 30.000 dans un secteur académique, rassemblés par les C.R.D.P. Ces centres régionaux furent bientôt de tels lieux d'échanges, de formation et de perfectionnement du personnel enseignant qu'un décret du 9 septembre 1970 libéra l'I.N.R.D.P. d'une partie de ses tâches en détachant de lui un O.F.R.A.T.E.M.E., ou «Office Français des Techniques Modernes d'Education», auquel les C.R.D.P. eurent seulement à prêter leur concours. Mais, les C.R.D.P., comme l'Institut National, reçurent une mission plus précise de Recherche Pédagogique, mission ainsi définie par un décret du 1^{er} décembre 1970 : «il y a recherche pédagogique, lorsque les actions proposées tendent à créer une situation réellement nouvelle par modification de structures, d'horaires et de programmes ou lorsqu'elles font appel à des méthodes d'enseignement radicalement novatrices et qu'elles s'accompagnent d'un souci d'évaluation objective des résultats obtenus».

N'y avait-il pas là de quoi exalter les convictions pédagogiques de Jean Comet ? Son ami, M. Redonnet, Inspecteur Général de l'Administration et ancien directeur-fondateur du C.R.D.P. de Toulouse, écrit :

«Pour réaliser ces objectifs, Jean Comet sut allier une grande érudition, un sens pratique de l'organisation, beaucoup de ténacité, le goût des relations humaines et l'art de faire partager son enthousiasme par une équipe très soudée, qu'il constitua et qui l'épaula jusqu'au bout. Conseiller technique du Recteur, il devint l'interlocuteur de ceux qui préparèrent la réforme de l'enseignement mise en œuvre en 1959».

En outre, Jean Comet élargit sa mission en participant aux problèmes à la fois de ses collaborateurs, les Directeurs de C.D.D.P., et de ses collègues, les Directeurs

des autres C.R.D.P. créés en même temps que celui de Montpellier. Tous en effet éprouvèrent le besoin de se grouper, d'abord dans une Amicale, puis dans une Association Nationale, pour répondre unitairement aux multiples aspects de leurs tâches. Jean Comet commença par prodiguer encouragements et conseils au niveau des réunions de travail trimestrielles à Paris. Voici le témoignage de M. Jean Leclerc, Directeur du C.R.D.P. de Reims :

«Pour le jeune Directeur de C.R.D.P. que j'étais, mes collègues appartenaient à deux générations : les pionniers de la toute première heure... puis les autres collègues plus jeunes dans les fonctions, qui profitaient de l'expérience de ceux qu'en signe de reconnaissance ils appelaient les sénateurs. Jean Comet était un sénateur, c'est-à-dire l'un de ceux que je sollicitais pour me guider. Il devait même devenir mon seul conseiller, étant d'un abord simple et naturellement confiant...».

Aussi, quand vinrent les moments difficiles de 1968, Jean Comet fut-il élu Président de l'«Association Amicale des Directeurs de C.R.D.P.» pour défendre leur mission. Alors, écrit M. Robert Poignant, ancien Directeur du C.R.D.P. d'Amiens :

«Il défendit avec fermeté et sang-froid auprès de l'Administration Centrale l'évolution du rôle, l'élargissement de la mission des C.R.D.P., l'image de marque de ces organisations de pointe de l'Education Nationale. Cette tâche ne fut pas toujours facile, mais Jean Comet s'y consacrait entièrement».

Enfin, pour resserrer l'entente de tous ces pionniers de la nouvelle pédagogie, Jean Comet, dès qu'il fut élu Président de l'«Amicale des Directeurs de C.R.D.P.», donna aux réunions annuelles de septembre, où ils venaient avec leurs familles échanger leurs soucis, la chaleur d'une vigilante cordialité. Écoutons, cette fois, M. Robert Lavaux, Directeur du C.R.D.P. de Dijon ;

«Il avait le sens de l'écoute et de la communication. Il connaissait notre vie professionnelle et notre vie familiale ; de la même façon nous connaissions ses difficultés et ses joies dont il aimait faire partager le rayonnement. Ces qualités humaines lui permettaient d'avoir une grande audience et beaucoup d'entre nous lui doivent beaucoup».

Pour eux tous, le C.R.D.P. montpelliérain était un exemple, «magnifique immeuble» constate M. Jean Cohade, Directeur du C.R.D.P. de Clermont-Ferrand, qui, ayant assisté à l'inauguration, se dit avoir été moins impressionné cependant par la magnificence des bâtiments que par, déclare-t-il, «la compétence, la classe, comme par la gentillesse et la compréhension» de Jean Comet. Quant à la population de Montpellier, ce fut surtout cette magnificence qui l'impressionna, comme l'atteste M. Raoul Villedieu, dans son discours du 25 avril 1966, en s'adressant à Jean Comet :

«Vous êtes un faiseur de miracles. Voilà à peine neuf ans, il n'y avait ici que fossés infects, bastions de vieille citadelle à l'abandon, le lieu le plus mal famé du monde, cloaque de tous les crimes, de tous les vices. Or, en ces quelques années, d'un coup de baguette magique, vous avez fait jaillir un Palais de Lumière, de Science, de Jeunesse».

Si Raoul Villedieu saluait en ce magnifique C.R.D.P. la «victoire» de celui qui l'avait fondé, Jean Comet était cependant un vainqueur qui n'oubliait ni quel labeur, ni quelle ténacité lui avait coûtés sa victoire et qui gardait, inentamés, sa gentillesse attentive et son goût de la culture antique, comme je pus m'en apercevoir, au printemps de 1966 aussi, lors de notre première et dernière entrevue. J'étais venue lui demander cette belle salle pour une conférence de Jean-Rémy Palanque, professeur d'Histoire ancienne à la Faculté des Lettres de Montpellier avant de l'être à la Faculté des Lettres d'Aix dont il était devenu le doyen, conférence qui traitait d'un sujet apparemment éloigné des activités habituelles du C.R.D.P. montpelliérain : «La vie et l'œuvre de Saint Jérôme». Jean Comet, non seulement s'empessa de prêter ses locaux, mais il se dit heureux de contribuer à l'accueil que nous allions faire, mes collègues et moi, au doyen Palanque, parce qu'il regrettait beaucoup de n'avoir pas eu le temps de prendre connaissance mieux qu'à travers deux comptes-rendus, précisa-t-il avec une franchise qui me toucha, du très important livre de celui-ci, paru en 1959 ; or, il s'agissait des deux volumes de la traduction française, amplement annotée et mise à jour, de l'*Histoire du Bas-Empire* d'Ernst Stein.

Entouré de l'estime de tous, tant de ses collaborateurs qui savaient pouvoir compter sur lui que des autorités universitaires et extra-universitaires, Jean Comet, fier déjà d'avoir été choisi pour siéger parmi vous, fut encore nommé successivement chevalier de l'Ordre National du Mérite et, le 9 avril 1974, chevalier de la

Légion d'Honneur dont il reçut la croix, le 26 juin, des mains du Recteur Richard, lors d'une chaleureuse cérémonie au C.R.D.P. Rien ne semblait manquer à l'exceptionnelle réussite d'une activité professionnelle pleinement assumée et unie à une vie familiale harmonieuse, elle aussi exceptionnelle. Rien ne semblait menacer ce bonheur paisible, solidement acquis par le succès de l'œuvre à laquelle s'était voué Jean Comet. Imprévisible, la tragédie survint, le 3 novembre 1974, au bord d'une petite route du Minervois, que suivait Jean Comet au volant de sa voiture et à côté de son épouse. J'ose à peine évoquer, ici, la mort qui le foudroya dans une maisonnette de garde-barrière où il avait fait halte, après un subit malaise.

*

* *

Plutôt que de rappeler la douleur indicible qui accabla et accable encore Mme Paule Comet ainsi que le père et les quatre enfants de Jean Comet, je rappellerai seulement comment cette mort tragique d'un homme en pleine force, indispensable à ses collaborateurs et à ses collègues, fut ressentie par eux. Parmi les très nombreux témoignages que m'a communiqués Mme Paule Comet, je me bornerai à en citer deux. M. Jean Cohade, actuellement directeur du C.R.D.P. de Clermont-Ferrand, écrit en février 1981 :

« Nous aurions eu tellement besoin de lui, comme conseiller, comme collègue, comme ami, comme Président de l'Amicale des Directeurs de C.R.D.P. Oui, sa disparition était injuste : il n'a jamais été remplacé ».

Lors des obsèques célébrées à Montpellier, le 6 novembre 1974, en l'église Ste-Eulalie, M. Fernand Samier, alors Vice-Président de l'Amicale des Directeurs de C.R.D.P., prononça un discours d'adieu qui fut un hommage de gratitude auquel j'emprunte cette phrase significative :

« Jean Comet fut un grand honnête homme, dont la forte personnalité alliait à l'intelligence et à la culture, la simplicité, la discrétion et une infinie bonté ».

Je crois que c'est effectivement cette «infinie bonté» qui me paraît avoir été l'énergie inspiratrice de l'intelligence et de la culture de Jean Comet, sa foncière *virtus*, car ce mot latin s'est affadi dans notre mot de «vertu» désignant, souvent au pluriel, les actes jugés vertueux par notre entourage. C'est à cause de cette «infinie bonté» que le souvenir de Jean Comet s'est imposé à moi, en mars dernier, quand, ayant eu à compulser le Corpus des Inscriptions Latines, j'ai lu l'épithaphe de Philocalus, humble *magister* de l'école de Lettres d'une petite ville italienne (C.I.L., X 3969), qui n'eut certes ni les responsabilités publiques, ni les compétences multiples d'un Directeur de C.R.D.P., mais qui s'inspira d'un idéal pédagogique proche de celui pratiqué par Jean Comet. Au dessus d'un relief abîmé représentant le *magister* assis dans sa chaire avec à ses côtés debout, un garçon et une fille, une naïve inscription funéraire en vers — sénaires iambiques sans élégance, aurait constaté le latiniste Jean Comet — dit les mérites de Philocalus et conclut : *Nec quoquam ius negavit, laesit neminem*, ce qu'on peut traduire par : «Il n'a jamais nié les droits de qui que ce soit, il n'a fait de mal à personne».

C'est parce que Jean Comet mit toute son énergie au service de ce qu'il savait être non seulement juste mais bon, non seulement le *ius*, le droit dans le présent, mais la bonté tournée vers les virtualités du futur, que je viens, à mon tour, exprimer mes regrets de sa disparition prématurée.

En outre, je vous avais annoncé, au début de ce discours, que la vie et l'œuvre de Jean Comet étaient réconfortantes aujourd'hui, de sorte qu'il me reste à vous dire pourquoi je les crois telles. D'abord, il est réconfortant de découvrir à travers l'expérience d'un professeur et d'un pédagogue que la bonté peut agir efficacement, voire bénéfiquement. Ensuite, particulièrement pour moi qui suis «antiquisante», il est réconfortant de voir que Jean Comet sortit vainqueur d'un combat difficile, celui qu'il mena pour faire servir les techniques et les connaissances issues de notre progrès scientifique à la transmission d'une culture qui l'avait nourri et dont les valeurs s'identifiaient pour lui à un Humanisme issu de l'Antiquité. Là, je puis recourir au discours, plus éloquent que le mien, prononcé par Raoul Villedieu, le 25 avril 1966 :

«Devant le spectre de l'Avenir, notre vieil Humanisme grelotte d'épouvante. Au contraire, votre jeune Technique danse hystériquement, telle la Vierge enivrée de fiançailles, mais qui cherche en vain, et en perd la raison, le fiancé que ses désirs appellent. Notre Humanisme va donc se désintégrer

et retomber en cendres ? Vous avez déjà fait, seul avec vous-même, une découverte sensationnelle. Vous avez découvert cette science nouvelle : l'Humanisme de la Technique. De ces deux puissances ennemies vous avez fait une réalité unique...».

Or, si Jean Comet sut, au C.R.D.P. montpelliérain, faire servir l'audio-visuel à la pédagogie scolaire, aujourd'hui, l'apparition de techniques encore mal maîtrisées, telle l'informatique subordonnée aux ordinateurs, suscite de nouvelles peurs en face de nouveaux conflits et réclame une nouvelle mise à jour de nos moyens de transmission du savoir. Celle-ci peut-elle s'effectuer à l'exemple de la mise à jour qui s'ébauche déjà dans le contenu, la matière même, de nos connaissances scientifiques ? Dans les sciences dites humaines, y compris la lointaine Histoire Ancienne, le recours non seulement aux méthodes des sciences dites exactes, mais surtout aux nouvelles connaissances de la réalité qu'ont apportées ces sciences exactes, ne nous permet-il pas, mieux que la projection de nos sentiments, opinions et imaginations plus ou moins utopiques dans une Antiquité mal connue, d'appréhender les réalités de l'Histoire du passé ? L'action de ces réalités depuis longtemps révolues, qui continue d'agir tantôt retardée, tantôt accélérée, au cours de divers avatars temporels, n'aboutit-elle pas au réel qui est le nôtre ? Comme notre savoir tend à s'unifier d'autant mieux qu'il s'accroît, j'espère qu'à plus ou moins long terme l'accroissement de nos connaissances influencera nos moyens de les transmettre, c'est-à-dire les techniques réellement pédagogiques !

Aussi ai-je à souhaiter que Jean Comet, trop tôt disparu, fasse école, comme le souhaitent ses anciens collègues et comme, d'ailleurs, l'annonce ici même, en avant de cette salle où nous sommes réunis, la vaste entrée, éclairée de hautes et larges baies, qui fut dédiée à sa mémoire.

Emilienne DEMOUGEOT

RÉPONSE de M. François DAUMAS

Les patries que l'on choisit, fussent-elles d'humbles dimensions, nous sont peut-être plus chères que celles dans lesquelles le hasard, ou la Providence, nous fit naître. Les unes tiennent à notre cœur par les charmes que nous avons su y décou-

vrir et qui nous attachent à elles. Elles éveillent notre prédilection. Aux autres, nous sommes liés par d'imperceptibles fibres, si nombreuses et si fines que nous ne saurions les analyser toutes ; c'est instinctivement que nous les aimons. Elles nous suivent ou nous poursuivent, même quand nous n'y prenons pas garde. Vous avez apprécié Montpellier peu à peu, pour son paysage, pour ceux que vous y avez rencontrés, pour les travaux que vous y avez menés à bonne fin. Il était bien naturel aussi que la ville prît conscience de vos sentiments, de la valeur de votre œuvre et vous liât à son sol par l'intermédiaire de notre Compagnie. Nous sommes donc heureux de vous accueillir aujourd'hui officiellement parmi nous.

Comme mon regretté camarade Jean Comet, latiniste d'origine comme vous, auquel vous succédez et qui nous fut trop brutalement enlevé, vous nous êtes venue d'une autre ville. C'est en plein centre de la France, à Bourges, que vous vîtes le jour. Vous me permettrez à l'instar des Anciens, de voir dans ce fait comme la marque d'un destin. *Avaricum*, cette ville qui donna tant de mal à César pour la prendre, opposa au proconsul romain une résistance tenace : aux tours roulantes de l'ennemi, elle répondait par l'exhaussement de ses murs et ses guerriers méprisaient la mort pour tenter de venir à bout de techniques militaires supérieures à celles des Gaulois, qui n'étaient encore pour les Romains que des Barbares. Le mot est lâché dès le début. Ce n'est pas sur leurs terres que vous avez pris naissance, mais vous avez respiré à Bourges cet air de liberté, qui devait, inconsciemment encore, vous entraîner vers eux, sur l'un des lieux de résistance les plus symboliques de la Gaule indépendante.

Cependant vous étiez vouée aux grandes mutations. Un changement d'affectation de votre père, militaire de carrière, vous amena

Aux pays parfumés que le soleil caresse,
à la Guadeloupe, à Pointe-à-Pitre, où vous fûtes initiée aux études par les sœurs de St Joseph de Cluny. Puis votre père, conquis par les expériences héroïques qui enflammèrent Antoine de Saint-Exupéry, suivit Didier Dorat, lorsqu'il fonda les «Lignes aériennes Latécoère» qui allaient devenir d'abord la «Compagnie Générale Aériopostale» et finalement «Air-France». *Vol de nuit* nous en a conté l'épopée et l'on comprend que les protagonistes de ces aventures — en ce temps dangereuses — aient pu tenter des esprits avides de grandes actions et de gloire. De sorte que vous fûtes amenée à continuer vos classes secondaires à Tanger et à entreprendre vos études supérieures à Toulouse, d'où vous reveniez facilement en «Laté 25» passer vos vacances près de vos parents, lorsque votre père dirigea successivement les

aéroports de Malaga et de Barcelone. Vous remarquez, non sans malice, que ces appareils ne figurent plus aujourd'hui qu'au Musée de l'Aéronautique.

Consciente des questions vitales qui se posent à un esprit qui s'éveille, vous penchiez peut-être vers la philosophie, quand un de vos maîtres eut sur vous une influence déterminante. C'était un esprit d'élite, un historien de classe, un homme de justice et de droiture, que l'évolution rapide des temps hellénistes attira tout particulièrement, j'ai nommé André Aymard. Il me fut donné de le connaître en 1952 et j'ai très vite été conquis par lui, sans même avoir suivi un seul de ses cours. J'imagine facilement l'attrait que son enseignement exerça sur vous. Vous avez donc décidé de vous consacrer à l'histoire romaine et vous avez choisi l'agrégation d'histoire et géographique masculine, parce qu'elle comportait obligatoirement une composition d'histoire ancienne à l'écrit. Brillamment reçue à votre concours, vous avez hanté les lycées de Clermont-Ferrand, de Bordeaux et de Toulouse. Vous avez enseigné avec joie cette discipline qui fait pénétrer l'homme dans la densité du temps — dont il a si peu conscience qu'il est souvent sensible à l'existence seule du présent — Mais ce qui vous intéressait, c'était moins d'enseigner l'histoire que de l'établir. On est frappé, dès qu'on lit les historiens, de constater leurs contradictions, la diversité de leurs interprétations, leurs prétéritons ou leurs oublis. Il faut alors s'exercer à la critique et essayer de comprendre par soi-même.

C'est l'exercice exaltant auquel vous vouliez vous livrer parce qu'il doit aboutir à jeter sur notre passé un regard aussi lucide que possible. Vous demandâtes donc à André Aymard et à William Seston de diriger votre thèse de doctorat sur la division de l'Empire Romain. Nous vivions encore en France des temps iniques, mais l'horizon déjà s'éclaircissait. Aymard vous appela ensuite comme assistante à la Sorbonne, fin 1945. Votre thèse fut soutenue et parut en 1951 : *De l'Unité à la division de l'Empire Romain. Essai sur le gouvernement impérial de 395 à 410*. Elle vous valut d'être nommée en 1954 à la maîtrise de Conférence d'Histoire Romaine de la Faculté des Lettres d'Alger. Cette médaille eut pour vous son revers. La santé de votre père s'altéra et il vous fut enlevé peu avant que vous ne fussiez nommée à Montpellier en 1957. Accompagnée de votre mère, vous vous êtes fixée en 1958 dans notre bonne ville et, depuis, vous ne l'avez plus quittée.

A partir de ce moment, votre histoire n'est plus que celle de votre vie de professeur et de vos travaux. Mais revenons d'abord à cette première grande œuvre, l'analyse de la scission qui s'opérait peu à peu entre l'Empire d'Occident et

l'Empire d'Orient, au détriment de la grandiose unité romaine créée autour de la Méditerranée. En ce mois d'août 410, une stupéfiante nouvelle sonna aux oreilles des grands contemporains comme un glas. Alaric, le roi des Wisigoths, venait de prendre et de saccager Rome, bien défendue par ses murailles, mais laissée sans garnison et trahie de surcroît. Saint Jérôme et Saint Augustin communient au moins sur un point avec le païen Rutilius Namatianus ; c'est dans la douleur immense qu'ils ressentent devant la Ville prise et pillée et devant ce que cet événement représente : la disparition d'une civilisation et d'une culture très hautes et très bienfaisantes. Vous avez trouvé des mots poignants pour le dire.

Saint Augustin et Paul Orose, théologiens incorrigibles, tenaient à justifier Dieu de ce sac abominable de la Ville, devenue le symbole de la paix romaine. Et ils expliquaient que la cité terrestre pouvait s'effondrer, puisque la seule qui eût une importance éternelle, la cité céleste, se dressait désormais sur les ruines de la première. Mais au fond, Augustin, toujours inquiet, cherchait à calmer sa propre agitation intérieure par une espérance eschatologique : « Rien ne prouve qu'elle soit définitivement anéantie », écrivait-il. « Peut-être même Rome n'a-t-elle pas péri... Peut-être est-ce un malheur et non la ruine pour elle... » Mais Saint Jérôme, historien surtout et exégète, laisse sa blessure à nu : « Il pleurait à la fois sur ses amis morts et sur la ruine d'un état qu'il aimait pour avoir su donner la paix aux hommes ». Vos phrases dépouillées peignent mieux cette douleur inconsolable que n'eût fait l'amplification la plus éloquente.

Dans ces quinze années qui virent s'abattre sur l'Empire les plus tristes calamités et où se consumma l'écroulement d'un monde pacifique et puissant où tant d'hommes vécurent dans une sécurité suffisante, vous vous mouvez avec une aisance et une science admirables. Les personnalités hors de pair y abondèrent, tant il est vrai que les situations les plus difficiles trouvent toujours des hommes capables de les affronter. Vous avez sur la figure de Stilicon, ce général à demi barbare, séduit par le génie de Rome, des pages d'une finesse et d'une justesse de ton qui nous enchantent. Le portrait que vous en tracez dès qu'il entre en scène, à la manière de Salluste, est d'une vraisemblance et d'une science impeccables, dont chaque trait est appuyé sur un document. Entre les Romains cultivés mais aussi peut-être un peu exsangues et la vigueur neuve mais sauvage des Barbares, il avait compris qu'il valait mieux chercher quelque compromis que de les opposer sans nuances les uns aux autres, en courant le risque d'une catastrophe.

Hélas, le maître de son destin était Honorius, empereur falot et sans énergie, dont la petite histoire que vous empruntez à cette mauvaise langue de Procope, dit bien le caractère futile : «il avait une poule de race nommée *Roma*. Lorsque l'eunuque chargé de sa basse-cour vint lui apprendre que Rome était perdue, il se serait écrié : «il n'y a qu'un moment encore, elle mangeait dans ma main». Comme on le détrompait, il aurait seulement répondu : «Je croyais qu'il s'agissait de ma poule». L'empereur se laissa donc balloter d'une politique raisonnable à un antigermanisme aveugle qui le conduisit au désastre. On eût pu le prévoir dès que Stilicon fut exclu de la scène politique, après la mise en scène de la mutinerie de Ticinum. Vous terminez : «Alors Stilicon comprit que sa disgrâce était consommée et sa politique reniée. Il s'interrogea, sans doute confusément, sur ce qui lui restait à faire. Il était en mesure d'attaquer l'armée rebelle, de la battre, de tuer Olympius... Il s'interdit cette revanche. (Des historiens) expliquent son attitude de renoncement par une sorte de lassitude, de *taedium vitae*. Mais invoquer les mobiles profonds d'hommes dont un millénaire et demi nous sépare, est souvent gratuit. Mieux vaut se borner à leurs actes, et, au moins partiellement, à l'impression qu'ils firent sur leurs contemporains».

Pour mieux comprendre et mieux interpréter ce tournant crucial de l'histoire, vous utilisez les techniques annexes qui viennent la corroborer ou l'illustrer, en particulier l'archéologie et la numismatique. Les trésors monétaires retrouvés, dont on peut fixer la date approximative d'ensevelissement, vous sont particulièrement précieux. Mais devant ce déferlement des Barbares, vous vous demandez : «Comment se fit-il que le gouvernement impérial n'eût point prévu le danger ?» Les agents de renseignement de l'empire en Germanie, les *exploratores*, d'abord, les *arcani*, le service secret, si l'on veut, ensuite, furent insuffisants. Mais surtout aucun esprit ne fut assez perspicace et synthétique pour voir le danger général des Barbares. L'Empire semble n'avoir saisi que des dangers locaux successifs et il émietta ses ressources dans le temps et l'espace sans envisager de solution globale et durable.

Mais ce qu'il y a de plus saisissant dans la courbe de votre recherche, c'est la direction qu'elle a prise. On sent bien que, secrètement, vous pleurez avec Saint Jérôme la mort d'un monde satisfaisant à tant de points de vue. Chose étrange pourtant, on subodore que peu à peu vous avez été en quelque sorte séduite par ces ennemis de l'Empire au point de les étudier pour eux-mêmes. Comme Salvien, ce prêtre de Marseille, qui leur découvrait mille qualités ingénues en face d'un monde, civilisé sans doute, mais décadent et corrompu, vous avez pour eux une

sorte d'affection voilée, mais très réelle. On eût pu le deviner en constatant que vous aviez appelé Alaric un chat auquel vous teniez beaucoup. En fait, vous avez cherché à éclairer la fin de l'Empire Romain par l'étude des Barbares.

Vous les suivîtes donc et, plus tard, leur avez consacré un livre, un peu austère sans doute, mais fort détaillé et fort savant. Le désir de mieux connaître les Huns et leurs origines ne vous a-t-il pas conduite à explorer les sources de la Chine lointaine et l'archéologie de la Sibérie Occidentale ? Aussi, que dis-je un livre ? Un énorme ouvrage en trois volumes représentant 1550 pages d'impression dense : *La Formation de l'Europe et les Invasions barbares*. Et cette fois, c'est de ces derniers que vous vous occupez exclusivement. L'Empire n'y intervient que parce qu'ils ont eu affaire à lui. Vous les prenez sur le territoire germanique à l'âge du bronze et les suivez chronologiquement, peuple par peuple, jusqu'à la mort de Théodoric, ce roi Goth qui fut de fait comme un empereur d'Occident.

Je n'entreprendrai point de dire ce qu'apporte votre magistrale synthèse. Des voix plus autorisées que la mienne l'ont déjà fort bien dit et je ne voudrais pas mettre à l'épreuve la modestie qui est une de vos qualités les plus profondes. Nous nous sentons toujours si petits devant la réalité que nous essayons de décrire et de comprendre un peu. Contentons-nous de quelques impressions.

Les images qui ornent la couverture de chaque tome sont, à elles seules, de la plus haute signification. Sur le tome I, un très beau bas-relief de la Colonne Trajane représente des ambassadeurs étrangers reçus par l'Empereur. Tout est empreint de grandeur, de calme et de majesté. La bande claire du deuxième volume est ornée de monnaies et de gemmes opposant aux empereurs Constantin, Théodose, Honorius et même Charlemagne, dont le profil majestueux évoque la renaissance carolingienne, les rois barbares que sont demeurés Théodoric ou Chilpéric. Ces derniers trahissent une pauvreté de moyens techniques et une déficience de conceptions intellectuelles incontestables, mais en même temps une force expressive si vive et si naturelle qu'elles se gravent peut-être plus profondément dans l'esprit.

Les noms seuls d'ailleurs de ces peuples presque tous germaniques, qui doivent leur survie relative au seul fait de s'être heurtés à l'Empire Romain, évoquent leur barbarie et les brumes de leurs horizons ancestraux : Cimbres, Teutons et Ambrons, Quades, Marcomans, Suèves, Victuales, Bures, Carpes, Osi, Naristes, Hermundures, Bastarnes, Skires, Lugés, Lombards, Burgondes, Vandales, Hasdings

et Silings, Hérules, Suèves, Alamans, Chattes, Chauques, Tarfales, Saxons, Frisons, Francs, Daces Costoboques, Dacringes, Cotini (qui étaient Celtes), Juthunges, Ostrogoths et Wisigoths, sans compter les peuples nomades d'Eurasie, Sarmates, Roxolans, Iazyges (Alains et Huns). Vous les montrez tous tour à tour, durant plus de six siècles, se ruant vers la Méditerranée, en quête de terres et d'une vie moins ingrate. D'abord repoussés ou anéantis, puis canalisés, si l'on ose dire, et utilisés, ils envahissent à l'Est l'Hellade, qui s'en débarrasse en les dirigeant vers l'Occident où ils submergent toutes les grandes provinces romanisées, Gaule, Italie, Espagne et même la Grande-Bretagne et l'Afrique du Nord. Cet empire agonisant possède cependant aux yeux de ceux qui le détruisent un tel prestige qu'ils conservent grâce à l'Eglise, en particulier, l'essentiel de ses créations intellectuelles et pourront fonder des états capables d'arrêter l'invasion islamique au VIII^e siècle et que, dès le IX^e, on verra fleurir la première des renaissances, la renaissance carolingienne.

Et vous évoquez, chemin faisant, la civilisation burgonde à travers les restes archéologiques qui en furent exhumés. Vous savez tirer de l'examen de créations grandioses, comme la colonne de Marc-Aurèle, terminée en 193, après la mort de l'empereur philosophe, le sens profond de ses reliefs. Vous soulignez que «dans ce mémorial... le principal protagoniste n'est plus l'empereur, comme jadis Trajan, mais l'armée, image collective de l'empire en guerre, disparate comme lui, avec ses prétoriens, ses légionnaires, ses archers orientaux, ses auxiliaires germaniques et sa longue suite de bagages... (Elle est) aux prises avec de farouches guérillas : soldats et Barbares s'affrontant au corps à corps, se bousculant sur les bords des torrents, s'éparpillent à travers marais et montagnes, où brûlent des villages et où résistent des fortins... Elle n'est dominée qu'épisodiquement par le visage anxieux de Marc-Aurèle, sacrifiant, haranguant les troupes ou recevant les chefs ennemis, avec, à ses côtés, ses généraux Pompeianus et Pertinax».

Il convient de s'arrêter. Votre sujet est si passionnant qu'il faut se contraindre à ne vous point suivre dans votre évocation du transfert de la capitale de Milan à Ravenne en 402, dans les fêtes célébrées à Rome pour le VI^e consulat d'Honorius, le 1^{er} janvier 404, où Claudien récita son poème, *De sexto Consulatu Honorii*, dans la fondation du royaume de Clovis au début du VI^e siècle, ou dans la description des campagnes de celui qu'on appelait «le Fléau de Dieu» et dans le récit de la victoire d'Aetius aux Champs Catalauniques.

Ce qui me frappe le plus, c'est que, en dépit de la manière exemplaire dont vous avez fait votre métier, dont vous avez dirigé mémoires et thèses, vous avez encore réussi à composer dans l'*Histoire Universelle* de la «Pléiade», en 1956, l'équivalent d'un livre consacré à *La fin de l'Empire Romain en Occident* ; dans l'*Histoire de l'Art*, chez le même éditeur, la partie sur l'*Art des Grandes Invasions*, en 1966. Vous y avez ajouté des articles dont quelques-uns sont de véritables mémoires : *Gallia prima* dans le *Reallexikon der Antike und Christentum*, 1971, col. 822 à 927, forme un vrai volume. Vos études si nuancées, *Attila et les Gaules*, 1958 ; *Variations climatiques et Invasions*, 1966 ; *Sidoine Apollinaire et les Gabales*, 1974 ; *Constantin III, Empereur d'Arles*, même année ; *La Notitia Dignitatum et l'histoire de l'Empire d'Occident au début du V^e siècle*, 1975 ; *Les sacs de Trêves au début du V^e siècle*, 1980, vos études donc apportent à la fois nouveautés et mises au point remarquables. Je ne saurais tout citer, mais il convient de souligner que votre activité ne se ralentit point. La liberté que vous avez gagnée, vous l'employez à enrichir nos connaissances et à expliquer des faits étranges au premier abord. Vous avez bien voulu me communiquer quelques-uns de vos inédits, déjà sous presse, *La carrière politique de Boèce* interprète la disgrâce de ce philosophe, jeté presque malgré lui dans les remous d'une politique cauteleuse, comme le contre-coup des intrigues, sans doute malhonnêtes, de la cour de Théodoric sur un platonicien qui prétendait vivre ὁσίως καὶ δικάως pieusement et justement, comme le Socrate du *Gorgias* et qui subit le même sort.

Il n'est que temps de m'arrêter. Mais, si j'ai été trop long, c'est à vous que vous devez vous en prendre, Madame. Vos travaux qui s'attachent surtout à peindre des périodes de décadence, touchent en réalité les moments les plus attachants de l'histoire ; ceux où un ordre se défait et où une organisation nouvelle sort, dans la douleur et la tribulation, des ruines de l'ancienne. Le passage de la chenille à la chrysalide et de celle-ci au papillon est plus dynamique et suscite plus d'intérêt que l'étude même de l'état en apparence stable de l'insecte entièrement développé. *Figura hujus mundi transit*. C'est en philosophe, sensible aux mouvances et aux teintes transitoires, que vous analysez la trame passagère de ces réalités qui nous échappent trop à notre gré. Vous le faites avec une science et une probité qui forcent l'admiration et qui vous ont valu une audience largement internationale. C'est ce que notre Académie a voulu souligner en vous demandant de siéger parmi nous.

Vous l'honorez, Madame, et je suis heureux et fier pour notre Académie et aussi pour l'Université Paul-Valéry de pouvoir vous le dire ici.

François DAUMAS.